C'est de l'école irlandaise que procède l'école française. Vers l'année 781, Charlemagne, ayant rencontré, à Parme, Alcuin, religieux d'York déjà célèbre sur le continent par sa science, et calligraphe de premier ordre, il se l'attacha. Des écoles de calligraphie furent établies à Aix-la-Chapelle, à Tours, à Metz, à Reims, à Saint-Gall, peut-être même à Paris.

Parmi les manuscrits écrits en France à la fin du VIIIe siècle, celui qui offre les peintures de plus grande dimension est l'*Evangéliaire* de Charlemagne, aujourd'hui conservé au Louvre, dans le Musée des souverains. Il fut écrit vers 781, par ordre de l'empereur d'Occident et de l'impératrice Hildegarde. Gottschalck ne mit pas moins de sept années à l'écrire et à l'enrichir de toutes les splendeurs de la chrysographie.

Toutes les richesses calligraphiques de la période carlovingienne pourraient à peine être décrites dans un volume entier, et la Bibliothèque nationale est, sans contredit, sur ce point, la plus favorisée de celles qui ont un nom en Europe.

Au Xe siècle, époque calamiteuse, l'art baisse de niveau, sauf quelques exceptions qui appartiennent plus spécialement à l'Italie. Il renaît au XIe et fleurit spécialement en Sicile. Au XIIe siècle, l'ornementation des manuscrits porte l'empreinte de la rénovation qui se manifeste presque partout. On a de cette époque une sorte d'encyclopédie, l'*Hortus deliciarum*, ornée avec un véritable talent par une femme, l'abbesse Herrade de Lamsberg. Au XIIIe siècle, quelque chose de grave, de noble se fait sentir. On remarque plus de variété; l'élément végétal prend une place plus considérable. Les enroulements apparaissent; puis, à un style sévère et majestueux succèdent le caprice, la fantaisie; les pages s'encadrent de végétations touffues, exubérantes, parmi lesquelles sautillent des oiseaux, s'accrochent des écureuils ou grimpent des singes.

Charles V, son frère le duc de Berry et Jeanne de France protégèrent l'art; ils aimaient les livres et se plaisaient à les faire décorer.

Au XVe siècle, les ducs de Bourgogne favorisèrent l'enluminure. Sous leur patronage, les maîtres les plus éminents, les Van Eyck, les Hemling, se livraient à l'ornementation des manuscrits. La Bibliothèque nationale possède un magnifique manuscrit de cette époque, le *Bréviaire* du duc de Bedford, régent de France, qui, en 1423, avait épousé Anne, sœur de Philippe le Bon. Parmi les manuscrits que possède la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, on signale un chef-d'œuvre splendide : c'est le premier volume de l'*Histoire générale du Hainaut*.

Le nom qui pour nous résume dans son caractère le plus élevé et le plus pur l'art français du XVe siècle est celui de Jean Foucquet. Longtemps oublié, cet artiste a été remis en lumière, grâce aux travaux de MM. A. de Bastard, P. Pâris, L. de Laborde, Vallet de Viriville. Né à Tours vers 1416 ou 1420, il fit un voyage en Italie, revint dans sa ville natale et s'y maria. Deux de ses fils l'imitèrent avec habileté. Louis XI lui donna le titre d'*enlumineur du roy*. Il paraît qu'il poursuivit sa carrière jusqu'à 1485. Un volume de la Bibliothèque nationale, les *Antiquités judaïques*, contient onze figures dues au pinceau de Foucquet; le musée de Munich conserve des œuvres du même maître. On signale chez cet artiste un goût bien rare à l'époque où il vécut; il sait éclairer avec harmonie ses plans successifs et les pénétrer de perspective aérienne.

Nous devons citer de la même époque les *Heures d'Anne de Bretagne*, admirable livre déposé au Musée des souverains, et que M. Curmer a reproduit au moyen de la chromolithographie. C'est un monument de l'art français plein de grâce et d'élégance. Le nom des maîtres qui ont peint les figures de ce beau manuscrit est inconnu, mais il y a lieu de penser que les délicieux ornements qui couvrent les marges sont dus au pinceau d'un artiste appelé Jean Poye, qui vivait à Tours. Ces ornements se composent de fruits et de fleurs reproduits avec une variété charmante.

L'invention de l'imprimerie ne diminua en rien le goût pour l'enluminure; on se contenta de laisser en blanc les feuillets de titre et la place des lettres initiales susceptibles de recevoir des enluminures. Beaucoup plus tard, les grands faisaient encore exécuter de magnifiques manuscrits ornés de miniatures. Ainsi, le duc de Guise, avant de partir pour Rome, avait commandé un livre d'heures à Louis Duguernier, qui y représenta les plus jolies femmes de la cour sous la figure d'autant de saintes. Bussy s'était fait faire un calendrier dont les portraits étaient, dit-on, exécutés par Petitot. Le *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, par Perrault, plut tellement au surintendant Fouquet, qu'il le fit transcrire sur vélin et orner de dorures et de peintures.

La bibliothèque impériale de Vienne possède un manuscrit célèbre, exécuté en 1647 par Frédéric Brentel, peintre distingué, pour Guillaume, marquis de Bade. Ce magnifique manuscrit, de format in-8o, contient l'*Office de la sainte Vierge* et des *Prières choisies*. Il est orné de quarante réductions des plus beaux tableaux d'Albert Dürer, de Luc Jordaens, de Rubens, de Van Dyck, de Breughel, de Wouvermans, de Téniers, etc., d'un frontispice représentant un concert céleste, d'un calendrier dont chaque mois est enrichi de miniatures, enfin du portrait du peintre qui termina l'ouvrage.

Un des plus fameux miniaturistes du XVIIe siècle, Robert, a peint la *Guirlande de Julie*, in-folio de trente feuillets, exécuté, en 1641, pour le duc de Montausier, qui l'offrit à Julie de Rambouillet quelques années avant de l'épouser. Le frontispice du volume est entouré d'une guirlande qui a donné son nom au recueil, et sur chaque feuillet est une des fleurs faisant partie de la guirlande. Au-dessus de cette fleur est un madrigal transcrit par Jarry, le plus célèbre calligraphe de l'époque, avec une admirable perfection.

**ENLUMINURE** s. f. (an-lu-mi-nu-re — rad. *enluminer*). Art, action d'enluminer : *Il entend fort bien l'*ENLUMINURE. *L'*ENLUMINURE *de cette gravure demandera plusieurs jours.* ‖ Dessin enluminé : *Cela n'est pas peint; ce n'est qu'une* ENLUMINURE. (Acad.)

— Fam. Coloration vive du teint, du visage : *L'*ENLUMINURE *du nez est un des effets de la boisson.*

— Fig. Faux éclat du style : *Le style rose et frais n'est que de l'*ENLUMINURE. (Cormen.)

— **Encycl.** V. ENLUMINEUR.

**ENNA**, ville de la Sicile ancienne, près de la rivière Himéra; c'est aujourd'hui *Castro-Giovanni*, au centre de l'île. Elle était célèbre dans la mythologie par l'enlèvement de Proserpine. L'an 138 av. J.-C., Enna vit le premier soulèvement des esclaves contre les Romains.

**ENNASSER** v. a. ou tr. (an-na-sé — du préf. *en*, et de *nasse*). Pêche. Mettre dans une nasse : ENNASSER *du poisson.*

**ENNATHE** (sainte), martyre, née à Scytopole (Palestine), brûlée vive à Césarée en 308. Une persécution ayant été ordonnée contre les chrétiens, elle fut enlevée de chez elle par un légionnaire nommé Maxys, dépouillée de ses vêtements et traînée dans les rues de Césarée avec une corde au cou jusqu'au palais du gouverneur Firmilien, qui la condamna, comme chrétienne, au supplice du feu. L'Eglise célèbre sa fête le 13 novembre.

**ENNÉACANTHE** adj. (èn-né-a-kan-te — du gr. *ennea*, neuf; *akantha*, épine). Ichthyol. Se dit d'un poisson qui a neuf rayons aiguillonnés à la nageoire dorsale.

**ENNÉACONTAÈDRE** adj. (èn-né-a-kon-ta-è-dre — du gr. *enneakonta*, quatre-vingt-dix; *edra*, base). Minér. Se dit d'un cristal qui présente quatre-vingt-dix faces.

**ENNÉACORDE** s. m. (èn-né-a-kor-de — du gr. *ennea*, neuf; *chordê*, corde). Mus. anc. Instrument de musique à neuf cordes.

**ENNÉADACTYLE** adj. (èn-né-a-da-kti-le — du gr. *ennea*, neuf; *daktulos*, doigts). Zool. Qui a neuf doigts ou neuf appendices en forme de doigts.

**ENNÉADE** s. f. (èn-né-a-de — gr. *enneas*; de *ennea*, neuf). Réunion, assemblage de neuf choses semblables ou de neuf personnes.

**Ennéades** (LES), ou la *Philosophie de Plotin*, recueillie et revue par son disciple Porphyre, parurent vers l'an 270 de notre ère. C'est une sorte d'encyclopédie philosophique, qui débute par la psychologie, la morale et la physique, et qui finit par la théologie. « C'est, dit M. Pierron, le platonisme élargi et embrassant dans ses vastes proportions toutes les idées qui appartiennent à la doctrine universelle du genre humain, tout ce que Plotin reconnaissait comme vrai dans toutes les sectes, tous les systèmes, toutes les religions. » Afin de rendre hommage aux nombres sacrés 6 et 9, Porphyre divisa l'œuvre de son maître en LIV livres, distribués en six neuvaines ou *Ennéades*.

Plotin, chef des néoplatoniciens, offre l'expression la plus pure, la plus haute et la plus complète de cet éclectisme néoplatonicien, qui tenta de concilier le positivisme d'Aristote avec l'idéalisme de Platon, d'allier aux doctrines rationalistes de la Grèce les idées mystiques de l'Orient. « On ne peut, dit M. Vacherot dans son excellente *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, méconnaître en l'école néoplatonicienne tous les caractères d'une grande philosophie. Cette école, remarquable par ses origines, le génie de ses penseurs, son influence sur les études philosophiques du moyen âge et de la Renaissance, est le dernier mot de la philosophie grecque. » Son chef, Plotin, continue Platon et commence où Platon s'est arrêté, mais en marchant avec plus d'audace dans le labyrinthe de la philosophie. Ce qui était dans Platon la plus haute conséquence devient chez Plotin le premier principe. « Platon, dit M. de Gérando, est un guide qui conduit le faible mortel à une patrie supérieure; Plotin semble être un prophète qui, du sein de l'empyrée, révèle aux hommes les mystères de cette patrie qui est déjà son séjour. En les réunissant, on aurait un Platon complet. » Traiter toutes les questions élevées, abstruses et subtiles de l'ontologie, de la cosmogonie et de la psychologie, établir les dogmes d'une philosophie nouvelle puisée chez les Chaldéens, les Perses et les Juifs, fondre ensemble les résultats donnés par toutes les écoles antérieures, tel est le cadre que Plotin a rempli.

La première *Ennéade* traite de la morale, et tous ses livres se rapportent à une pensée commune : la purification de l'âme ou la séparation de l'âme et du corps; la seconde est consacrée à la physique, au monde et aux choses qu'il renferme; la troisième s'occupe encore du monde; la quatrième disserte sur l'âme, et la cinquième sur l'intelligence; la sixième et dernière s'élève jusqu'à l'intelligence universelle, jusqu'à l'*un*. Ces six *Ennéades* sont le testament de mort du vieux paganisme, qui tente, afin de s'assurer un point d'appui, de rapprocher l'Orient et la Grèce, de concilier la tradition et la raison, de marier les ivresses de l'inspiration à la marche réglée de la didactique. C'est la forme décisive adoptée par la nouvelle école. Ses principes se résument parfaitement par cette phrase, qui sert de conclusion à l'ouvrage : « Détachement de toutes les choses d'ici-bas, dédain des voluptés terrestres, fuite de l'âme vers Dieu, qu'elle voit seule à seul. » Toute la doctrine de Plotin est là en germe; nous allons pénétrer plus avant dans le détail. Le maître, qui se trouvait tout honteux d'avoir un corps, demeure indifférent à toutes les affections humaines si puissantes sur le commun des hommes; la famille et la patrie n'existent pas pour lui; ses idées sont plus vastes : tous les hommes sont ses frères et ses compatriotes. S'il abaisse le corps, en revanche Plotin élève l'âme. Selon lui, les divinités de l'Olympe n'étaient que les forces de l'univers coordonnées dans un système pénétré par une seule âme; or l'âme humaine, s'élevant aux plus sublimes sphères de la pensée, se place bien au-dessus de ces divinités déchues. Nous devons donc veiller sur notre âme, l'orner de vertus, mais avant tout la familiariser avec le mysticisme. Cette tendance de Plotin est fâcheuse, car elle aboutit à préférer la méditation aux bonnes œuvres, l'abandon de soi-même, le mépris de la vie et de la personne humaine à la méditation. S'il défend le suicide, c'est seulement parce qu'il donnerait le mauvais exemple d'une violence du corps sur l'âme. Telle est la morale de Plotin. Quant à sa métaphysique, il préconise le système d'émanation dominé par la séduisante théorie de l'unité absolue, de l'identité finale de toutes les existences. Calquant sur la Trinité chrétienne la trinité néoplatonicienne, il reconnaît trois principes, l'unité, l'intelligence et l'âme universelle, dont la conception aboutit au panthéisme. L'âme par laquelle cette trinité agit sur les êtres, l'intelligence qui lui sert à les guider, sont l'âme et l'intelligence universelles. Malgré leur inégalité d'action, elles sont identiques dans l'homme et l'animal. Le Dieu de Plotin, c'est l'unité suprême, le *bien*; c'est un abîme où disparaît toute différence entre les êtres, les idées et les pensées, où vient s'éteindre le flambeau de la raison.

Les rapports entre l'âme et le corps sont curieusement établis dans la doctrine de Plotin. L'âme, dit-il, toujours fidèle à son système d'émanation, est une lumière immense, qui va en s'affaiblissant à mesure qu'elle s'éloigne de son foyer, de sorte qu'au terme de son rayonnement ce n'est plus qu'une ombre; cette ombre, c'est le corps. Le corps se mouvant sous le souffle de la vie, c'est le premier degré de la pensée. Toutes les âmes individuelles sortent de l'âme universelle, qui commande à la nature. Comme elles sont liées au corps, elles participent de ses actions, ce qui est une cause d'infériorité, car l'action n'est qu'une pensée imparfaite, au-dessus de laquelle est la pensée pure. La pensée pure est encore imparfaite, car elle a conscience d'elle-même. Or, pour cela, il faut qu'elle soit à la fois sujet et objet de sa pensée, c'est-à-dire qu'elle se dédouble, et toute division est une imperfection. La seule perfection au-dessus de tout, c'est le *Bien* ou l'*Etre en soi*, l'unité suprême dans laquelle s'absorbent toutes les distinctions, toutes les qualités, tous les attributs et, par conséquent, la liberté et la responsabilité humaines. « Par tradition, Plotin admet l'immortalité de l'âme, dit M. Franck, mais en considérant l'âme comme l'organe d'un animal gigantesque appelé monde. » L'immortalité de l'âme lui était nécessaire pour établir sa théorie de la métempsycose. Le mal présent, dit-il, grâce à la transmigration des âmes, venge le mal passé. Singulière terre que la nôtre, qui ne serait plus alors qu'un vaste pénitencier! Que devient la liberté avec cette théorie? Elle existe à un certain degré. Le monde est un théâtre, la vie un drame, l'âme un acteur *qui chante son morceau* comme il le comprend, ou plutôt l'âme est moins un acteur qu'une partie du poëte, un infiniment petit dans la création de l'œuvre.

En dépit de ces erreurs, la philosophie de Plotin renferme un côté plein de grandeur; il proscrit le matérialisme; il va même trop loin, car il supprime la matière en ne considérant le corps que comme l'ombre de l'âme. Le souverain bonheur, d'après lui, consiste dans la contemplation, ce qui conduit directement au mysticisme.

Ce système, plein de contradictions, engendre des conséquences désolantes; mais il se relève par la grandeur de son but. Plotin voulait résumer les œuvres et les forces de l'esprit humain, en appelant à son aide la philosophie représentée par les écoles célèbres, la religion sous ses formes les plus imposantes, en mêlant le génie contemplatif et enthousiaste de l'Orient à la raison calme et subtile de la Grèce. Le système de Plotin est plus spiritualiste que panthéiste, car il s'abîme dans le mysticisme; mais il est bâti sur le sable, puisqu'il repose sur le panthéisme. Cet éclectisme est un peu confus et s'égare quelquefois, abusé par de faux semblants d'analogie; d'ailleurs, la concordance des doctrines n'est souvent qu'une pure illusion. Néanmoins, la source principale de ses erreurs, c'est ce mysticisme qui lui faisait admettre une faculté instinctive, supérieure à la raison et capable de nous élever, par l'enthousiasme et l'extase, à l'intuition directe de l'unité suprême. De là provient l'altération que Plotin a fait subir, dans le VIe livre de sa première *Ennéade*, à la théorie de Platon sur le *beau*. Il nous condamne à une stérile contemplation de la beauté en soi et nous arrête dans une sorte de quiétude extatique. Il détruit ainsi l'enthousiasme créateur qu'allume en nous, suivant Platon, le beau envisagé face à face.

Les *Ennéades* valurent à leur auteur une immense réputation; on lui éleva des autels, sa doctrine devint une religion. C'est d'elle que se sont inspirés Scot Erigène au IXe siècle, en France; Avicébron, en Espagne, et Gémisis Pléthon, Marsile Ficin et François Patruzzi dans l'Italie de la Renaissance.

La forme des *Ennéades* est loin de valoir le fond. Plotin laissait courir sa plume avec la rapidité de la parole, sans nul souci de l'orthographe et de la grammaire; son obscurité l'a fait surnommer le Lycophron de la philosophie. Affectant d'enfermer moins de mots que de sens dans ses phrases, il écrit sans liaisons ni enchaînements, par morceaux détachés. C'est un torrent d'eau trouble qui roule des sables d'or; parfois même, indépendamment de la richesse des idées, se rencontrent des pages brillantes, animées, pleines de mouvement et de vie.

On a accusé Plotin de n'avoir fait que reproduire les doctrines de son maître Ammonius. « Quand les *Ennéades* ne seraient qu'un commentaire, dit M. Vacherot, ce commentaire plein de génie n'en serait pas moins le premier, le plus brillant et le plus profond monument du néoplatonicisme. Non-seulement la pensée alexandrine n'a jamais dépassé le point où l'a élevée Plotin dans les *Ennéades*, mais encore elle s'est maintenue rarement à cette hauteur, sous les philosophes qui lui ont succédé. »

**ENNÉADÉCAÉTÉRIDE** s. f. (ènn-né-a-dé-ka-é-té-ri-de — gr. *enneadekaeteris*; de *ennea*, neuf; *deka*, dix; *etos*, année). Chronol. Cycle de dix ans chez les Grecs.

— **Encycl.** Les Grecs réglaient leurs années d'après les mouvements du soleil et de la lune, c'est-à-dire que leur année était solaire et lunaire. Ils crurent d'abord que la durée de la lunaison était de 30 jours, et ils firent leur année de 12 lunes, soit de 360 jours. Peu après, s'étant convaincus de leur erreur, ils en ôtèrent 6 jours pour réduire l'année lunaire à sa véritable durée, qui est de 354 jours; et comme alors la différence entre cette année et l'année solaire se trouva être de 11 jours, ils ajoutèrent, pour réparer l'inégalité, à la fin de chaque double année, un mois intercalaire de 22 jours, qu'ils appelèrent ἐμβολιμαῖον, ce qui signifie mois *ajouté* ou *interposé*. Mais, en établissant la différence des jours existant entre l'année lunaire et l'année solaire, ils ne tinrent compte, pour celle-ci, que des 365 jours, négligeant ainsi le 6 heures qui la complètent. Or, comme ces 6 heures négligées représentent un jour complet en quatre années, les Grecs s'aperçurent dans la suite que chaque quatrième année précédait d'un jour la véritable année solaire, ce qui les obligea de changer l'ordre de leur intercalation, et de remettre celle-ci à la fin de la quatrième année, de telle sorte que, laissant seulement 354 jours aux trois premières années, ils en donnèrent 399 à la quatrième, par l'addition ou intercalation d'un mois et demi de 45 jours provenant des 11 jours dont chaque année solaire surpasse l'année lunaire pris quatre fois, plus du jour qui résulte de la répétition des 6 heures en quatre années. On sait que les Grecs, pour rendre cette intercalation plus mémorable, la consacrèrent par l'institution des jeux Olympiques, d'où vint l'usage de supputer le temps par les olympiades. Cela se passait sous Iphitus, l'an 884 av. J.-C. Mais cette période de quatre années était loin de tenir compte de toutes les inégalités; c'est pourquoi les Grecs se virent forcés d'introduire tour à tour une période de huit années d'abord, puis, finalement, une période de onze années, qui aurait été elle-même insuffisante pour remédier à la confusion qui régnait en ce temps-là dans la supputation du temps, confusion qui allait toujours en augmentant, lorsque apparut l'astronome Méthon. Ce savant découvrit que toutes les différentes mutations qui se rencontrent entre les deux mouvements du soleil et de la lune s'accomplissent, non pas dans une période de huit années, ni même dans une période de onze années, mais bien dans une période justement égale à la somme des deux, c'est-à-dire $8 + 11$ ou 19; car il est bon de savoir qu'en multipliant la durée d'une année, qui est de 365 jours 6 heures, par 19, on obtient 6,939 jours 18 heures. Or, si l'on



fait la même opération en prenant pour facteurs la durée moyenne du cours de la lune, qui est de 29 jours 12 heures 44′ 3″ 2‴, et le cours de 235 lunes, on trouve que le produit est 6,939 jours 18 heures 32′ 28″ 5‴. Il en résulte : 1o que, dans l'espace de dix-neuf années solaires, il y a 235 révolutions de la lune, et que la différence des jours entre les années solaires et lunaires n'est au plus que de 1 heure et demie en dix-neuf ans; 2o qu'au bout de cette période, la lune se trouve avoir précédé de ce peu de temps seulement le lieu où elle se trouvait avec le soleil au début de la période. Ce qui démontre qu'après chaque période de dix-neuf ans les deux astres se retrouvent ensemble presque au même point d'où ils sont partis.

C'est à ce cycle lunaire que Méthon donna le nom de *ennéadécaétéride*, qui explique de lui-même cette période de dix-neuf années dont nous venons de parler.

Les Grecs accueillirent avec tant d'enthousiasme la découverte de leur astronome, qu'ils voulurent que l'*ennéadécaétéride* fût décrite en caractères d'or au milieu de la place publique d'Athènes. De là la dénomination de nombre d'or, dont les Hébreux eux-mêmes firent usage pour régler leurs années, que, par la suite, les Romains adoptèrent, et dont les chrétiens se servent encore pour la fixation de la grande fête de Pâques. V. le mot NOMBRE D'OR.

**ENNÉAGONE** adj. (ènn-né-a-go-ne — du gr. *ennea*, neuf; *gônia*, angle). Géom. Qui a neuf angles : *Figure* ENNÉAGONE. ‖ Dont la base a neuf angles : *Pyramide* ENNÉAGONE.

— s. m. Figure qui a neuf angles : *Un* ENNÉAGONE *régulier*.

— s. f. Zooph. Genre d'acalèphes hydrostatiques caractérisés par un corps à une seule cavité antérieure, et qui sont répandus dans toutes les mers, surtout dans celles des régions chaudes, à peu de distance des côtes.

— **Encycl.** L'angle au centre de l'*ennéagone* régulier est de 40 degrés; par conséquent son côté est $2R \sin 20^{\circ}$, R désignant le rayon du cercle circonscrit. Son apothème est $R \cos 20^{\circ}$. Les tables trigonométriques peuvent fournir ces valeurs avec une grande approximation. L'inscription de l'*ennéagone* régulier à l'aide seulement de la règle et du compas est d'ailleurs impossible.

**ENNÉAGYNE** adj. (ènn-né-a-ji-ne — du gr. *ennea*, neuf; *gunê*, femelle). Bot. Qui a neuf pistils : *Fleur* ENNÉAGYNE.

**ENNÉAGYNIE** s. f. (ènn-né-a-ji-nî — du gr. *ennea*, neuf; *gunê*, femelle). Bot. Division du système de Linné, comprenant les plantes qui ont neuf pistils.

**ENNÉAGYNIQUE** adj. (èn-né-a-ji-ni-ke — rad. *ennéagynie*). Bot. Qui se rapporte à l'ennéagynie.

**ENNÉAHEXAÈDRE** adj. (ènn-né-a-è-gza-è-dre — du gr. *ennea*, neuf; *hex*, six; *edra*, base). Minér. Se dit d'une variété de chaux fluatée, qui cristallise en cubes dont chaque angle solide est remplacé par six facettes situées de biais.

**ENNÉANDRE** adj. (èn-né-an-dre — du gr. *ennea*, neuf; *anêr*, *andros*, mâle). Bot. Qui a neuf étamines, comme le laurier.

**ENNÉANDRIE** s. f. (èn-né-an-drî — du gr. *ennea*, neuf; *anêr*, *andros*, mâle). Bot. Neuvième classe du système sexuel de Linné, comprenant les genres qui ont leurs fleurs munies de neuf étamines.

**ENNÉANDRIQUE** adj. (èn-né-an-dri-ke — rad. *ennéandrie*). Bot. Qui a rapport à l'ennéandrie.

**ENNÉANTHÈRE** adj. (èn-né-an-tè-re — du gr. *ennea*, neuf, et de *anthère*). Bot. Qui a neuf anthères ou neuf étamines. ‖ On dit plus ordinairement ENNÉANDRE.

**ENNÉANTHÉRIE** s. f. (èn-né-an-té-rî — rad. *ennéanthère*). Bot. Syn. d'ENNÉANDRIE.

**ENNÉAPÉTALE** adj. (èn-né-a-pé-ta-le — du gr. *ennea*, neuf, et de *pétale*). Bot. Qui a neuf pétales : *Fleur* ENNÉAPÉTALE.

**ENNÉAPHARMAQUE** adj. (èn-né-a-far-ma-ke — du gr. *ennea*, neuf; *pharmakon*, poison). Anc. pharm. Se disait d'un médicament composé de neuf substances.

— s. m. Médicament ennéapharmaque.

**ENNÉAPHYLLE** adj. (èn-né-a-fil-le — du gr. *ennea*, neuf; *phullon*, feuille). Bot. Qui a neuf folioles : *Feuille* ENNÉAPHYLLE.

**ENNÉAPOGON** s. m. (èn-né-a-po-gon — du gr. *ennea*, neuf; *pôgôn*, barbe). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées.

**ENNÉAPTÉRYGIEN, IENNE** adj. (èn-né-a-pté-ri-jiain, iè-ne — du gr. *ennea*, neuf; *pterux*, aile). Ichthyol. Qui a neuf nageoires.

**ENNÉAPYLE** (les *Neuf Portes*). On avait donné ce nom à l'enceinte fortifiée dont les Pélasges, après la guerre de Troie, entourèrent l'Acropole d'Athènes. Elle était percée de neuf portes. La tradition a conservé les noms des architectes qui la construisirent : ils s'appelaient, dit-on, Agrolas et Hyperbios. Ce travail fut en grande partie détruit par l'armée de Xerxès. Des fouilles récentes en ont fait découvrir des restes derrière le temple de la Victoire Aptère.

**ENNÉARRHÈNE** adj. (èn-né-a-rè-ne — du gr. *ennea*, neuf; *arrhên*, mâle). Bot. Syn. d'ENNÉANDRE.

**ENNÉASÉPALE** adj. (èn-né-a-sé-pa-le — du gr. *ennea*, neuf, et de *sépale*). Bot. Qui a neuf sépales; dont le calice a neuf sépales : *Calice* ENNÉASÉPALE. *Fleur* ENNÉASÉPALE.

**ENNÉASPERME** adj. (èn-né-a-spèr-me — du gr. *ennea*, neuf; *sperma*, semence). Bot. Qui contient neuf graines : *Fruit* ENNÉASPERME.

**ENNÉASYLLABE** adj. (èn-né-a-sil-la-be — du gr. *ennea*, neuf, et de *syllabe*). Se dit d'un vers qui a neuf syllabes.

**ENNÉATÉRIDE** s. f. (èn-né-a-té-ri-de — gr. *enneateris*; de *ennea*, neuf; *etos*, année). Chronol. Espace de neuf années.

— Antiq. gr. Fête que l'on célébrait tous les neuf ans.

**ENNEBEL** (Louis), théologien belge, né à Louvain en 1652, mort en 1720. Il se signala par son savoir et par son esprit de conciliation, et fut à deux reprises, en 1695 et en 1700, envoyé à Rome pour disculper près du pape l'université de Louvain accusée d'hérésie. On a de lui un recueil de thèses théologiques (1680), qui fut condamné deux ans plus tard par le saint-siége.

**ENNÉEN, ÉENNE** s. et adj. (èn-né-ain, é-è-ne). Géogr. anc. Habitant d'Enna; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : *Les* ENNÉENS. *La population* ENNÉENNE.

— Mythol. gr. Surnom de Cérès, qui avait un temple à Enna. ‖ Surnom de Proserpine.

**ENNÉHÉMIMÈRE** adj. (èn-né-é-mi-mè-re — du gr. *ennea*, neuf; *emi*, demi; *méros*, jambe). Prosod. lat. Se dit, dans les vers grecs et latins, d'une césure qui se rencontre au neuvième demi-pied, c'est-à-dire après le quatrième pied.

**ENNEMI, IE** s. (è-ne-mi — lat. *inimicus*; de *in*, particule négative, et *amicus*, ami. On peut comparer l'irlandais ancien *nama*, génitif *namat*, pour *namanta*, ennemi, et *namait*, *namit*, irlandais moderne *namh*, *namhaid*, où *na* est la négation. Stokes, en effet, explique ce mot par *na-amat*, *na-amanta*, exactement *in-imicus*. On peut aussi rapprocher, pour ce qui concerne la formation, le sanscrit *vimata*, ennemi, de *vi* privatif et *mata*, honoré). Personne qui a de la haine pour quelqu'un, qui lui veut du mal, qui cherche à lui nuire : *Un* ENNEMI *implacable. Un* ENNEMI *juré. Une* ENNEMIE *irréconciliable. Un* ENNEMI *mortel. N'avoir point d'*ENNEMIS. *Croire qu'un faible* ENNEMI *ne peut pas nuire, c'est croire qu'une étincelle ne puisse pas causer un incendie.* (Saadi.) *Il faut vivre avec nos amis comme s'ils devaient être un jour nos* ENNEMIS. (Chilon.) *La meilleure façon de se venger d'un* ENNEMI, *c'est de ne pas lui ressembler.* (Marc-Aurèle.) *Le meilleur moyen de se défaire de ses* ENNEMIS, *c'est de s'en faire des amis.* (Henri IV.) *Les femmes n'ont pas de plus cruelles* ENNEMIES *que les femmes.* (Duclos.) *Vivre avec ses* ENNEMIS *comme s'ils devaient être un jour nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvaient devenir nos* ENNEMIS, *n'est ni selon la nature humaine ni selon les règles de l'amitié.* (J.-J. Rouss.) *La haine excessive est inhumanité, parce que, dans l'*ENNEMI, *reste toujours l'homme.* (Massias.) *On pardonne plus difficilement une injustice à ses amis qu'à ses* ENNEMIS. (Beauchêne.) *Un méchant est l'*ENNEMI *de chacun, et l'*ENNEMI *de chacun est l'*ENNEMI *de tous.* (Lamenn.) *Aucun éloge ne doit paraître mieux mérité que celui qui sort de la bouche d'un* ENNEMI. (De Ségur.) *La haine que nous avons pour nos* ENNEMIS *nuit moins à leur bonheur qu'au nôtre.* (Petit-Senn.)

Un *ennemi* nuit plus que cent amis ne servent.
La Motte.

L'*ennemi* qui vous flatte a dessein de vous nuire.
Viennet.

. . . . . . . . . . . Entre nos *ennemis*,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.
La Fontaine.

Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'*ennemis*, j'ai des rivaux que j'aime!
Voltaire.

Un *ennemi*, c'est trop, mille amis ce n'est guère,
Dit un proverbe turc dont j'ignore le père.
Viennet.

‖ Personne qui éprouve de l'aversion, de l'antipathie pour certaines choses : ENNEMI *de la violence.* ENNEMI *des procès. Les* ENNEMIS *de la religion. Les* ENNEMIS *du suffrage universel. Rallions-nous d'un bout de la France à l'autre contre les* ENNEMIS *de nos libertés.* (Chateaub.) *Les ignorants sont les* ENNEMIS *nés de l'éducation des femmes.* (H. Beyle.) *Rien n'est plus propre que la licence à faire des* ENNEMIS *à la liberté.* (Dupin.)

*Ennemis* du mensonge, amants de l'équité,
Les bons rois, à tout prix, cherchent la vérité.
Viennet.

— Chose nuisible, antipathique, contraire : *L'orgueil est le plus dangereux* ENNEMI *que vous ayez à combattre.* (Fléch.) *C'est au dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables* ENNEMIS. (J.-J. Rouss.) *L'arbitraire est l'*ENNEMI *de toutes les transactions qui fondent la prospérité des peuples.* (B. Const.) *Le plaisir est l'*ENNEMI *du bonheur.* (Beauchêne.) *L'erreur est le plus cruel* ENNEMI *de l'homme.* (J. Simon.) *L'imagination, c'est l'*ENNEMI *domestique du philosophe.* (V. Cousin.)

Notre *ennemi* le plus grand, c'est l'ennui.
Voltaire.

Ainsi donc, philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls *ennemis*.
Boileau.

— Nation, armée, individu avec qui l'on est en guerre : *Battre les* ENNEMIS. *Repousser les* ENNEMIS. *Etre pris par les* ENNEMIS. *Marcher à l'*ENNEMI. *Là où il n'y a pas d'*ENNEMIS, *il n'y a pas de triomphes.* (Balz.)

Bayard a-t-il jamais compté ses *ennemis*?
De Belloy.

— *Ennemi de l'Etat*, *Ennemi public*, Homme séditieux, fauteur de troubles.

— *Passer à l'ennemi*, Déserter pour se mettre au service des ennemis : *Un régiment tout entier* PASSA À L'ENNEMI. ‖ Déserter, trahir son parti : *Un député qui* PASSE À L'ENNEMI.

— Fam. *C'est autant de pris sur l'ennemi*, C'est autant de gagné, autant d'utilisé, quoi qu'il doive arriver ensuite : *Il ne m'a pas payé, mais il m'a fait déjeuner;* C'EST AUTANT DE PRIS SUR L'ENNEMI.

— Prov. *Il n'y a pas de petit ennemi*, Tout ennemi est à craindre. ‖ *Le mieux est l'ennemi du bien*, En poursuivant une trop grande perfection, on manque les heureux résultats qu'on aurait pu atteindre, ou l'on détruit ceux qu'on avait déjà atteints.

— Hist. *Nos amis les ennemis*. V. AMI.

— Astrol. *Maisons des ennemis*, Douzième signe du zodiaque.

— Adject. Qui a de la haine : *Deux frères* ENNEMIS.

— Qui est nuisible ou antipathique : *Le théâtre n'est pas* ENNEMI *de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas et petit.* (Fonten.) *L'art des saillies est* ENNEMI *du cœur et de l'esprit.* (Vauven.) *L'esprit sacerdotal est* ENNEMI *des progrès et de la prospérité des peuples.* (B. Const.)

Si le sort *ennemi* m'assiége et me désole,
Je pleure, mais bientôt la tristesse s'envole.
A. Chénier.

— Se dit du peuple avec qui l'on est en guerre ou de ce qui lui appartient : *L'armée* ENNEMIE. *Le camp* ENNEMI. *Il faut marcher dans le monde comme en pays* ENNEMI. (St-Evrem.)

Bonaparte s'avance, et son regard si prompt
De la ligne *ennemie* a mesuré le front.
Méry et Barthélemy.

— *Etre ennemi de soi-même*, Se nuire à soi-même, travailler contre son propre intérêt.

— B.-arts. *Couleurs ennemies*, Couleurs qui, par leur opposition, produisent un effet désagréable. ‖ Couleurs qui, mêlées ensemble sur la palette ou sur la toile, se détruisent matériellement l'une l'autre au bout de peu de temps.

— **Syn. Ennemi, adversaire, antagoniste.** V. ADVERSAIRE.

— **Antonymes.** Ami, allié, neutre.

— **Encycl.** Dr. des gens. Le droit des gens entend par *ennemi* tout sujet d'un pays avec lequel on est en guerre ouverte. Les Latins avaient un mot spécial pour désigner un *ennemi* public, *hostis*; ils le distinguaient ainsi de l'*ennemi* particulier, auquel ils donnaient le nom d'*inimicus*. Les langues modernes n'ont qu'un même terme pour ces deux ordres de personnes, qui cependant doivent être soigneusement distinguées. Un *ennemi* particulier est une personne qui cherche notre mal et qui y prend plaisir; un *ennemi* public forme des prétentions contre nous, ou se refuse à admettre les nôtres; il a même recours aux armes pour soustraire ou défendre ce qu'il estime être son droit. En agissant ainsi, il n'obéit à aucun mobile d'animosité ou de haine. L'*ennemi* particulier, au contraire, n'est souvent animé que par ces deux odieux sentiments. De là les différentes règles de conduite que toutes les nations civilisées ont adoptées dans leurs rapports avec ces deux sortes d'*ennemis*. La définition d'*ennemi*, *ennemi* public, bien entendu, comprenait, dans l'antiquité, indistinctement tous les sujets de deux Etats qui se font la guerre, tant les hommes faits que les femmes et les enfants; mais cependant il était alors à peu près universellement admis que les *ennemis* ne pouvaient pas être traités comme tels partout où on les rencontrerait, notamment en pays amis. C'était aussi un principe général que les femmes et les enfants, tout en étant comptés au nombre des *ennemis*, ne devaient pas être traités comme les hommes, et même pour les hommes on faisait une distinction entre ceux qui pouvaient porter les armes et ceux qui en étaient incapables. « Mais, dit un des commentateurs de Vattel, M. Pradier-Fodéré, dans les temps modernes, où la constitution nouvelle des sociétés et des Etats diffère si profondément de celle des anciens peuples, où les relations journalières ont établi et tendent à établir de plus en plus une sorte de cosmopolisme commercial, où les armées régulières, permanentes et soldées, ont remplacé les armées irrégulières, où les gouvernements ne se font plus la guerre pour piller les pays conquis et réduire les vaincus en esclavage, mais pour des intérêts plus nobles, d'honneur national, de prépondérance ou d'équilibre, les guerres ne sont plus que des relations d'Etat à Etat, des rapports de choses et non de personnes. » — « Non, dit un autre commentateur, Pinheiro Ferreira, la guerre n'est jamais entre les nations; elle ne peut avoir lieu qu'entre les gouvernements. Un certain nombre d'individus plus ou moins instruits des vues du gouvernement et prenant plus ou moins de part à ses actes peut seul être considéré comme partie réellement belligérante. Les armées de terre et de mer, en y comprenant toutes les personnes qui y sont plus ou moins directement attachées, peuvent encore être considérées comme des instruments de guerre, mais des instruments sans volonté. Tout le reste de chacune des deux nations, c'est-à-dire la presque totalité des individus dont elles se composent, y est d'abord complétement étranger. On peut même affirmer qu'au bout d'un certain temps, après avoir éprouvé toutes les suites d'une guerre, la grande majorité des uns et des autres voterait décidément pour la paix. » Aussi est-il acquis, en pratique, au droit public, qu'entre deux ou plusieurs nations belligérantes, les particuliers dont ces nations se composent ne sont *ennemis* ni comme hommes ni comme citoyens, et qu'ils ne sont *ennemis* qu'autant qu'ils agissent comme représentants de l'Etat et de la nation, c'est-à-dire qu'autant qu'ils sont soldats et se livrent personnellement à des actes d'hostilité. Il suit de ce principe que les belligérants ne sont nullement fondés en droit ni à faire du mal aux citoyens de l'Etat avec lequel la guerre a lieu, tant que ces citoyens ne prennent pas les armes et ne revêtent pas individuellement le caractère d'*ennemi*, ni à répéter contre ces citoyens ce qui leur est dû soit comme cause, soit comme réparation de la guerre, ni à troubler les relations pacifiques et commerciales sans rapport avec l'état de guerre. « C'est, dit à ce sujet M. Massé dans son excellent traité intitulé : *Droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens*, une vieille erreur dont l'expérience n'a pas fait une vérité, que de prétendre que l'intérêt même du prompt rétablissement de la paix commande d'attaquer dans son industrie et son commerce l'Etat auquel on fait la guerre. Les guerres qui, au commencement de ce siècle, ont ensanglanté l'Europe prouveraient au besoin que l'acharnement des peuples les uns contre les autres croît en proportion du mal qu'ils se font, et que le désir d'obtenir la paix n'est pas toujours dans la proportion des souffrances qu'apporte la guerre. » Le droit des gens de l'antiquité assimilait les choses aux personnes; ces principes, au siècle dernier, étaient encore ceux de l'enseignement de Vattel. « Il en est des choses, dit cet écrivain, comme des personnes. Les choses appartenant à l'*ennemi* demeurent telles en quelque lieu qu'elles se trouvent. Cependant on n'a, pas plus qu'à l'égard des personnes, le droit de les traiter partout en choses appartenant à l'*ennemi*. Le lieu ne décidant pas de la nature des choses, il s'ensuit que des choses appartenant à des personnes neutres qui se trouvent en pays *ennemi* ou sur des vaisseaux *ennemis* doivent être l'objet d'une distinction. Mais c'est aux propriétaires de ces choses à prouver clairement qu'elles sont à lui. En cas de doute, il y a présomption naturelle que les choses appartiennent à la nation chez laquelle elles se trouvent. » V. GUERRE.

— **Allus. hist. Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon**, Mot atroce de Vitellius sur le champ de bataille de Bédriac. V. CORPS.

— **A moi! Auvergne, voilà les ennemis!** V. ASSAS (le chevalier D').

— **Allus. litt. Notre ennemi, c'est notre maître**, Vers de La Fontaine. V. MAÎTRE.

— **Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami; Mieux vaudrait un sage ennemi**, Vers empruntés à la fable de La Fontaine intitulée : l'*Ours et l'amateur des jardins*. V. AMI.

**Ennemis de Voltaire** (LES), par Charles Nisard (1853). Les ennemis d'un homme ne sont pas ses adversaires. Les adversaires combattent ses idées, mais avec loyauté; les ennemis s'acharnent à sa personne et tous les moyens leur sont bons. Voltaire a eu des adversaires et des ennemis. M. Ch. Nisard a fait l'histoire de ces derniers, histoire curieuse à plus d'un titre. Il ne s'agit dans ce livre ni de Ribailler, ni de Sabatier, que Voltaire appelait plaisamment Savatier, ni de l'abbé Trublet, ni de Christophe de Beaumont, ni de l'abbé Guénée, ce secrétaire juif, malin comme un singe, qui mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main, comme disait d'Alembert. Ce furent là des adversaires. Les ennemis de Voltaire, ce sont Desfontaines, Fréron et La Beaumelle. C'étaient de tristes sires que ces hommes; mais comme ils avaient inscrit sur leur drapeau : Défense des principes religieux et littéraires du XVIIe siècle; comme ils ont attaqué Voltaire, comme ils se sont déclarés les ennemis du philosophe, on en a fait de bons chrétiens, des gens courageux, des défenseurs du vrai et du bien, des martyrs de la bonne cause, etc.; les rédacteurs de la défunte *Quotidienne* allaient presque jusqu'à demander leur canonisation. Ce que c'est que d'attaquer et de calomnier Voltaire!

Si vous voulez vous édifier sur le compte de ces bonnes et grandes âmes, lisez le livre de M. Nisard. Ne pouvant ici analyser l'ouvrage entier, nous résumerons seulement ce qui concerne Fréron. *Ab uno disce omnes.* Fréron avait de l'esprit, et, tout en singeant le calme et l'innocence, il était plein de haine : sa grande habileté, c'était de savoir simuler

la conviction. Mais quelle effronterie dans son sang-froid ! quel venin dans sa malice ! Ainsi Voltaire offre un asile à la petite-fille de Corneille : ne vous y laissez pas prendre ; c'est pour la livrer, la vendre à un comédien qui demoure en ce moment chez lui. Voltaire fait réhabiliter Calas : bonnes âmes, ne vous laissez pas duper ; c'est pour faire du bruit autour de son nom. Quel singulier prédicateur de morale que ce Préron ! Il avait maison de ville et maison de campagne ; il y donnait soupers fins et médianoche ; on y défendait les mœurs et la religion vilipendés par les philosophes, mais c'était au milieu des orgies, des courtisanes et des fleurs !

« Il vécut quelque temps ainsi, dit Hippolyte Rigault, riche et courtisé ; il avait même, au début de sa fortune, pris l'épée et le chapeau à plumes, et l'abbé Préron était devenu le chevalier Préron. Il usait de moyens ingénieux pour soutenir son luxe ; il vendait ses feuilles à deux libraires différents et s'arrangeait pour en toucher deux fois le prix : c'est le premier exemple au XVIIIe siècle de cette exploitation en partie double de son propre talent, dont nous avons vu quelques exemples au XIXe siècle. Quand Voltaire faisait rimer *fripon* avec Préron, il faisait une mauvaise rime ; mais la raison était d'accord avec elle, selon le précepte de Boileau. »

Nous recommandons à nos lecteurs cette lettre de l'avocat Royon, son beau-frère : « Préron épousa ma sœur il y a trois ans, en Bretagne. Mon père donna 20,000 livres de dot. Il les dissipa avec des filles et donna du mal à ma sœur ; après quoi il la fit partir pour Paris par le panier du coche et la fit coucher en chemin sur la paille. Je courus demander raison à ce malheureux : il feignit de se repentir ; mais, comme il faisait métier d'esprit, et qu'il sut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accusa en présence de M. de... et obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi, à dix heures du matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans un fiacre et fint lui-même un bout de la chaîne. »

Voilà le *défenseur des principes religieux du XVIIe siècle*. Maintenant, messieurs, calomniez Voltaire et canonisez Préron ! « Préron, dit M. Nisard, n'essaya même pas de se justifier, et dès lors il passa pour un vil coquin. » Il mourut comme il avait vécu : il mourut d'une indigestion, en 1776.

Nous ne pouvons mieux clore cet article qu'en citant quelques belles paroles de M. de Sacy — *Rome alors !...* — sur l'époque à laquelle a trait le livre de M. Nisard. « Je n'écoute pas ces énergumènes qui crient que Rousseau a renversé les fondements de la société, quand j'aperçois que ce qu'ils appellent la société et ses fondements, c'est quelque chose comme le despotisme incohérent de Louis XV. Je suis peu touché, très-médiocrement édifié des malédictions que certaines gens ont toujours à la bouche contre l'irréligion de Voltaire, quand je reconnais que ce qu'ils nomment la religion, c'est l'établissement politique du clergé avant la Révolution de 1789, l'intolérance et la suprématie orgueilleuse d'un culte sur les autres. »

**Ennemis de Racine** (LES), par M. Deltour, écrivain contemporain. C'est un récit complet et intéressant de toutes les intrigues qui se sont nouées autour du grand poëte tragique, de toutes les cabales qui ont été formées contre lui. Nul plus que lui n'a été exposé à ces vives inimitiés, et nul aussi n'était mieux armé pour répondre à d'injustes attaques. Citons quelques épisodes intéressants de cette lutte d'épigrammes. L'auteur a consacré un long chapitre à la rivalité de Corneille et de Racine. On sait que l'illustre auteur du *Cid*, aigri par ses propres revers autant que par les succès de son jeune rival, avait réuni autour de lui tout un parti occupé à faire contre les tragédies nouvelles des mots méchants ou qui voulaient l'être. La lutte commença à propos d'*Alexandre*, que Racine était allé lire à Corneille ; celui-ci dit au jeune poëte qu'il avait beaucoup de talent pour la poésie, mais aucun pour la tragédie. Racine et ses amis ne manquèrent point de répéter malignement ce mot lorsque *Alexandre* eut obtenu un très-beau succès : on rit un peu aux dépens du bonhomme Corneille, qui en prit de l'humeur. Le triomphe d'*Andromaque*, en opposition avec la chute d'*Attila*, augmenta son irritation, que mirent au comble les irrévérencieuses parodies des *Plaideurs* :

Ses rides sur son front *ont gravé ses exploits.*

Aussi le voyons-nous se ranger volontiers parmi les dédaigneux, lorsque parut *Britannicus* ; il approuva fort la sotte appréciation qu'en fit Boursault ; il se permit quelques réflexions où perçait la mauvaise humeur. On sait comment Racine répondit dans sa préface de *Britannicus*, un chef-d'œuvre de colère spirituelle et de raillerie mordante. Toutes les critiques de l'auteur du *Cid* y sont retournées contre lui, et le pauvre Corneille y est clairement désigné par une malicieuse citation de Térence :

*Veteris malevoli poetæ*

(un vieux poëte malveillant). L'inimitié des deux grands hommes s'accrut encore par l'idée que la duchesse d'Orléans eut de les mettre aux prises à leur insu, sur le sujet de *Bérénice*. L'échec du vieux poëte augmenta sa malveillance, qu'il ne dissimula plus. Le pauvre grand génie, naïf et tout de premier mouvement, ne savait point cacher ses impatiences, et son brillant rival, qui était bien le plus irritable des irritables poëtes, ne pouvait résister à l'envie de lancer sur ses détracteurs un trait acéré. Le succès d'*Iphigénie*, le désastre de *Suréna* auraient peut-être donné lieu à de nouvelles querelles, si Corneille n'était mort peu après. Racine prononça à l'Académie son éloge en termes magnifiques ; c'était se venger en homme d'esprit et de cœur. « Il n'appartenait qu'à M. Racine, dit un des beaux esprits du temps, d'enterrer Corneille. » Autour des deux poëtes, toute la république des lettres et toute la société élégante avait pris parti pour l'un ou pour l'autre. Racine eut contre lui d'abord le neveu du grand poëte, Fontenelle, auteur lui-même, et qu'il avait berné un jour, en compagnie de trois ou quatre rimailleurs, dans une très-piquante épigramme :

Ces jours passés, chez un viell histrion,
Un chronigueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode
De ces siffiets qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
« Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller ;
Quand à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement ;
Mais quand siffiets prirent commencement,
C'est d'y jouair, j'en suis témoin fidèle,
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Fontenelle ne pardonna pas à Racine cette raillerie incisive. Dans toutes ses œuvres, dans sa *Vie de Corneille*, dans ses *Réflexions sur la poésie*, il affecte pour l'auteur d'*Andromaque* un silence écrasant ou l'accable de sous-entendus malveillants ; il contesta le succès d'*Esther* et le mérite d'*Athalie*. Racine, Boileau et leurs amis ne se gênèrent point à leur tour pour mettre de toutes leurs forces obstacle à son élection à l'Académie. Fontenelle avait pour allié dans cette guerre de Visé, le rédacteur du *Mercure galant*, auteur plein de prétentions et de sottises, qui parodiait les comédies de Molière et élevait jusqu'au ciel les derniers ouvrages de Corneille ; il ne fait pas oublier son collaborateur Robinet, l'auteur de la *Gazette rimée*, qui admire Boyer et qui croit faire une allusion à Racine en parlant de *stérile auteur*. Ajoutons les Boyer, les Pradon et leurs égaux, et nous aurons la liste complète des hommes jaloux qui doutent du talent de Racine. Dans la société élégante et à la cour, Racine compte aussi de nombreux ennemis ; quelques-uns ne le rabaissaient que par un vif sentiment d'admiration pour leur cher Corneille ; d'autres lui avaient voué une haine véritable. Parmi les premiers, il faut ranger le duc de Montausier, le duc de Longueville et surtout Mme de Sévigné, qui « est folle de son vieil ami Corneille. — « C'est le bon goût, tenons-nous-y, » dit-elle ailleurs, et elle se plaint du bruit importun de *Bajazet*. Mais elle n'a jamais dit que Racine passerait comme le café ; la vérité est qu'elle était peu sympathique à l'un et qu'elle n'aimait point l'autre. Mais elle ne fut point injuste ; après avoir dit que Racine n'écrivait que pour la Champmeslé et déclaré qu'il avait « bien de l'esprit, » nous la verrons plus tard enthousiaste d'*Esther*, et même, à *Andromaque*, « pleurer plus de six larmes. » Quant à Ségrais et à Saint-Evremond, ce sont aussi plutôt des amis passionnés de Corneille que des ennemis de Racine. Les vrais ennemis de notre poëte furent le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, sa sœur, assistés de Mlles Deshoulières. Ces puissants personnages donnèrent carrière à leur haine à propos de la représentation de *Phèdre*, que M. Deltour a racontée d'une façon très-intéressante. Les restes de l'hôtel de Rambouillet organisèrent contre ce chef-d'œuvre une cabale formidable ; pendant que toute la salle de l'hôtel de Bourgogne, louée par la duchesse de Bourgogne, restait silencieuse à ces beaux vers, la *Phèdre* de Pradon recevait à l'hôtel Guénégaud une véritable ovation. Puis la guerre des épigrammes commença. Mlle Deshoulières ouvrit le feu par un méchant sonnet qui courut la cour et la ville :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien...

Racine et Boileau, ou leurs amis, qui attribuaient cette plate pièce au duc de Nevers, rimeur à ses heures, répostèrent par un sonnet tout pareil, mais sanglant :

Dans un palais doré, Domon, tremblant et blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien,
Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.
La Muse par malheur le hait autant qu'il l'aime ;
Il a d'un franc poëte et l'air et le maintien,
Il veut juger de tout et n'en juge pas bien ;
Il a pour le phœbus une tendresse extrême...

Et, dans un tercet fort hardi, les poëtes se permettaient de faire allusion à l'attachement un peu trop passionné du duc de Nevers pour sa sœur, la belle duchesse de Mazarin. Le duc s'emporta, et aux excuses de Racine et de Boileau, qui désavouaient le sonnet, il répondit par un autre sonnet tout menaçant :

Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême,
Viennent demander grâce et ne confessent rien...
. . . . . .
Vous en serez punis, satiriques ingrats,
Non pas en trahison, d'un sou de mort-aux-rats,
Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre.

Par contre, les poëtes menacés si brutalement reçurent un éclatant témoignage de sympathie. Le prince de Condé leur fit écrire par son fils : « Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'hôtel de Condé ; si vous avez fait le sonnet, venez aussi à l'hôtel de Condé. » Devant ce trempet, la vengeance du duc de Nevers dut s'arrêter ; mais il fit immédiatement courir le bruit que les coups de bâton avaient été bel et bien donnés. Un professeur du collége de Navarre composa à ce sujet un quatrième sonnet, toujours sur les mêmes rimes :

Dans un coin de Paris, Boileau, tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien.

L'arrêt du public équitable, admis enfin à applaudir la *Phèdre* de Racine et à siffler la sotte élucubration de Pradon, vengea solennellement Racine. On remarqua beaucoup que Pradon, en dédiant sa pièce à la duchesse de Bouillon, eut raison de faire son épître cet audacieux mensonge : « On sait que Votre Altesse ne juge jamais des ouvrages par cabale ou par prévention. » C'était hardi. M. Deltour, qui fait l'histoire de toutes les pièces de Racine, donne aussi sur *Athalie* des détails utiles ; entre autres erreurs, il rectifie celle qui attribue la chute de la pièce au mécontentement du roi, à cause des allusions qu'y aurait mises le poëte. Il n'en est rien ; le roi a vit jouer avec plaisir, Mme de Maintenon l'admira ; Arnauld en félicita Racine ; Fénélon en parla avec enthousiasme ; Mme de Caylus, dans ses *Souvenirs*, et Boileau, dans ses *Lettres*, la considèrent comme un succès. La chute véritable d'*Athalie* n'eut lieu qu'à Paris, et l'on n'ignore pas que, lorsque les ingénieux jouèrent pour la première fois, en 1715, elle retrouva ses légitimes applaudissements. De toute cette histoire intéressante, il ressort que Racine, soutenu toujours par son ami Boileau, qui rompit mainte lance pour lui, avait assez d'esprit pour tenir tête à tous ses adversaires. Toutes les fois qu'un vexation le fait sortir de sa tranquillité ordinaire, il sème à pleines mains l'ironie et le sarcasme ; témoin sa querelle avec Port-Royal et l'auteur des *Visionnaires*. Toutes ses épigrammes sont des chefs-d'œuvre : toutes blessent au vif ; citons encore celle qu'il lança contre le duc de Nevers, qui avait critiqué certains personnages d'*Andromaque* :

Créqui prétend qu'Oreste est un pauvre homme,
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur ;
Et Créqui de ce rang soutient bien la splendeur !
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'rai chez à Rome.

Or, cinq ans auparavant, l'insolence de Créqui, ambassadeur à Rome, avait failli troubler la chrétienté.

**Ennemi des Français** (L') ou *Il Misogallo*, ouvrage d'Alfieri. V. MISOGALLO (il).

**ENNEMOND** (saint), appelé vulgairement **Chamond, Chamont**, prélat français, né à Lyon au commencement du VIIe siècle, assassiné près de Chalon-sur-Saône le 28 septembre 657. Fils de Delphinus et de Gondia, Dagobert avait nommé préfet de Lyon, Ennemond dut à la position de son père autant qu'à ses sentiments de piété bien connus d'être appelé, en 656, à l'évêché de Lyon. Le nouvel évêque mit tous ses soins au service de la charité. Il fit achever l'asile de Saint-Pierre et ordonna la construction d'une maison hospitalière de filles consacrées aux pauvres. Les bonnes œuvres d'Ennemond lui valurent bientôt une réputation de sainteté qui parvint jusqu'aux oreilles de Clotaire II, qui le prit en grande estime et voulut que Clotaire, son fils, fût tenu par ce saint évêque sur les fonts baptismaux. Mais les choses changèrent de face à la mort de Clovis II. Ebroin, maire du palais sous Clotaire, se montra jaloux de l'influence de saint Ennemond et de son frère Delphin, et il ne put leur pardonner les protestations nombreuses qu'ils avaient fait entendre, à diverses reprises, contre les actes de violence et d'injustice commis dans la province lyonnaise. Delphin, appelé à Orléans, comparut devant une assemblée composée de créatures d'Ebroin : il fut condamné à mort et eut la tête tranchée.

La mort de Delphin devait être pour saint Ennemond un avertissement de se préparer à mourir. Les deux frères avaient soulevé contre eux les mêmes haines et étaient coupables des mêmes crimes aux yeux d'Ebroin ; ils se ressemblaient trop pour n'avoir pas le même sort. Il s'agissait de tirer saint Ennemond du milieu de son troupeau, qui ne l'aurait peut-être pas laissé tout impunément. Ebroin, à qui les moyens ne manquaient pas plus que la volonté de faire le mal, lui envoya un ordre, *mandatum regis*, de se rendre à la cour. Le saint évêque, bien qu'il dût s'attendre à tout, obéit ; il partit avec ceux qui lui avaient apporté l'ordre du roi et qui l'assassinèrent près de Chalon-sur-Saône. Wilfrid, jeune Anglo-Saxon qui avait voulu l'accompagner, fut épargné parce qu'il était étranger. C'est ce même Wilfrid qui convertit au christianisme les Saxons méridionaux d'Angleterre, dont il fut l'apôtre.

On raconte que le corps de saint Ennemond, exposé par ses assassins dans un bateau sur la Saône, sans rames et sans conducteur, vint tout seul jusqu'à Lyon, ce qui était assez naturel, et, ce qui l'était moins, faisant sonner les cloches des églises qui étaient sur son passage. On ajoute qu'arrivé à ce point où les eaux du fleuve coulaient devant les maisons de la ville, il s'arrêta, mû par les invitations du clergé et du peuple, que lorsque ses deux sœurs, religieuses de l'abbaye de Saint-Pierre, qui avait été, à ce qu'il paraît, instituée par lui, vinrent l'en solliciter. Nous n'avons pas besoin de dire que cette histoire ne put s'accréditer qu'en ces temps d'ignorance où l'on ne croyait pas à la sainteté sans prodiges et sans miracles.

Telle est la légende de saint Ennemond. Delphin, quarante et unième évêque de Lyon, d'après la liste des évêques de cette ville. La chrétienté honore la mémoire de saint Ennemond le 28 septembre.

**ENNEMOSER** (Joseph), médecin et philosophe allemand, né à Hinterscex (Tyrol) en 1787, mort en 1854. Il était fils d'un berger ; son amour précoce pour la science attira l'attention de quelques ecclésiastiques, qui l'envoyèrent, en 1806, à l'université d'Inspruck, où il eut pour condisciple le célèbre Hœfer. Lorsque la guerre de 1809 éclata, il suivit ce dernier en qualité de secrétaire particulier et se distingua à ses côtés d'abord, puis comme chef d'un corps de volontaires tyroliens. A la paix, il se rendit à Vienne pour y terminer ses études ; mais le manque de ressources le força à entrer au service d'un marchand avec lequel il voyagea jusqu'au jour où la générosité d'un propriétaire de Berlin le mit en position de reprendre ses études médicales et philosophiques. En 1813, lors de l'explosion de la guerre de Russie, il fut envoyé avec quelques Tyroliens en Angleterre, afin d'y chercher des subsides pour aider à un soulèvement dans le Tyrol ; mais, dès qu'il apprit l'entrée de Napoléon en campagne, il revint en Prusse par la Suède et faillit périr dans une tempête, à la suite de laquelle le bâtiment qui le portait fut tout désemparé et resta quinze jours à l'aventure sur les flots. Il entra alors comme officier dans le corps des volontaires de Lutzow, où, pendant les campagnes de 1813 et 1814, il commanda une compagnie de chasseurs tyroliens. Il se distingua à tous les combats auxquels il prit part, mais surtout à Lanenbourg, à Moëlln, à Ratzebourg, contre le corps de Davout, et au siége de Juliers (mars 1814).

Après la paix de Paris, Ennemoser revint à Berlin, où il se mit à étudier, en 1816, docteur en médecine. Il se mit alors à exercer la pratique de son art, visita l'Angleterre, la Hollande et plusieurs stations balnéaires de l'Allemagne et s'adonna ensuite complétement, sous la direction du professeur Wolfart, à l'étude du magnétisme animal appliqué à la médecine. En 1819, on lui confia, à l'université qui venait d'être fondée à Bonn, une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'en 1837 ; le désir de revoir son pays lui fit alors prendre sa retraite. Il s'établit d'abord à Inspruck ; mais, ne trouvant pas dans cette ville toutes les facilités nécessaires pour ses travaux littéraires, il alla, en 1841, se fixer à Munich, où il acquit une grande réputation dans la pratique de la médecine magnétique. Son ouvrage le plus remarquable est le *Magnétisme dans son développement historique* (Leipzig, 1819) ; il en a été publié sous ce titre : *Histoire du magnétisme* (Leipzig, 1844) une deuxième édition dont l'*Histoire de la magie* forme le premier volume. Nous citerons encore d'Ennemoser : *Recherches historico-psychologiques sur l'origine et l'essence de l'âme humaine* (1824) ; *Études anthropologiques pour servir à une meilleure connaissance de l'homme* (1824) ; le *Magnétisme dans ses rapports avec la nature et la religion* (1842) ; l'*Esprit de l'homme dans la nature* (1849) ; *Introduction à la pratique du mesmérisme* (1852).

**ENNEDA**, bourg de Suisse, canton de Glaris, vis-à-vis de cette ville, sur la Linth ; 2,000 hab., presque tous commerçants. Belle église et nombreuses écoles.

**ENNÉOCTONE** s. m. (énn-né-o-kto-ne — du gr. *enneos*, muet ; *ktonos*, meurtrier). Ornith. Section du genre pie-grièche.

**ENNERDALE**, lac d'Angleterre, aux environs de Wittehaven, au milieu de montagnes sauvages et pittoresques. Du sein de ses eaux surgit une île rocheuse. Ce lac, qui donne naissance à la rivière Ehen, « est peut-être, dit M. Esquiros, de tous les lacs anglais celui qui convient le mieux aux contemplateurs de la nature et aux amis de la solitude. »

**ENNERY** (Victor-Thérèse CHARPENTIER, comte D'), général et colonisateur, né à Paris, mort en Irlande, en 1777. Il acheta une charge de maréchal des logis des armées, entra dans le conseil du prince de Condé, devint maréchal de camp en 1762, lieutenant général en 1763 et fut envoyé comme gouverneur dans les colonies par le duc de Choiseul. Il ajouta Sainte-Lucie aux possessions françaises, fit exécuter de grands travaux d'utilité publique, des canaux, des défrichements, des édifices, apaisa les rivalités et décida les questions de frontières survenues avec les Anglais et les Espagnols, et mourut trop tôt épuisé par le climat.

**ENNERY** (Michel D'), archéologue français, né à Metz en 1709, mort à Paris en 1786. Devenu trésorier de sa ville natale, il s'occupa des lors de l'étude des médailles, se forma un magnifique cabinet dont il accrut sans cesse les richesses dans des voyages en Allemagne et en Italie, et finit par se fixer à Paris, où il acheta une charge de secrétaire du roi. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Metz. La mort ne lui laissa pas le temps de rédiger le catalogue de son précieux cabinet de numismatique, qui comprenaient vingt-deux mille médailles, dont vingt mille anciennes ; mais ce catalogue fut dressé en 1788, époque à laquelle son cabinet fut vendu et dispersé. Cet archéologue a édité et annoté un très-curieux ouvrage du numismate Ancher Tobiezen Duby, intitulé : *Recueil général des pièces obsidionales et de nécessité* (Paris, 1786, in-4o), suivi des *Récréations numismatiques*.

**ENNERY** (Adolphe-Philippe D'), **auteur dramatique** français. V. DENNERY.

**ENNETIÈRES** (Marie D'), femme poëte belge, née à Tournay en 1500. Elle se maria d'abord, puis entra au couvent, où elle se distingua par son talent poétique et par son zèle pour la défense de la foi. On ignore l'époque de sa mort. Le plus remarquable de ses écrits est une pièce en vers français intitulée : *Epistre contre les Turcqz, juifs, infidèles, faulx chrétiens, anabaptistes et lutheriens* (1539, in-8o).

**ENNETIÈRES** (Jean D'), littérateur flamand, petit-neveu de la précédente, né à Tournay, vers 1585, mort en 1656. Il cultiva la poésie et les lettres, mais y réussit peu, bien qu'il eût abordé des genres fort divers : les *Amours de Théagène et de Philaxène*, en vers (Tournay, 1610) ; le *Chevalier sans reproche*, roman de *Laing*, en prose (Tournay, 1633) ; les *Quatre baisers que l'âme devote peut donner à son Dieu en ce mond* (Tournay, 1641), en vers de huit syllabes ; *Sainte Aldégonde*, comédie en cinq actes et en vers (Tournay, 1645). Dans cette pièce bizarre, il s'est attaché à exposer un style trivial les extases de l'amour divin.

**ENNEZAT**, bourg de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 10 kilom. E. de Riom, sur l'Embesne ; pop. agglo. 1,269 hab. — pop. tot. 1,646 hab. Fabrique de serge ; filature de lin. La nef de l'église, monument historique, date du XIIe siècle. Le chœur et le transsept, du XIIIe siècle, renferment des peintures murales très-remarquables. Important commerce de grains. Un *tumulus* se voit aux environs d'Ennezat.

**ENNIA NÆVIA**, femme de Macron, chef des cohortes prétoriennes de Tibère. Voici quelle infamie a fait inscrire ce nom dans l'histoire et l'a fait parvenir jusqu'à nous. Caïus Caligula avait, en ce temps-là, les bonnes grâces du Tibère. Macron, cultivant les lettres et la poésie et supportant noblement sa pauvreté. Environ douze ans plus tard, il alla combattre en Etolie avec Fulvius Nobilior, et mérita de partager son triomphe ; car il avait, à l'alliance d'un soldat en même temps que le génie d'un grand poëte. Un fait qui témoigne en faveur de la facilité de son caractère, c'est que, tout en étant l'ami le plus intime de Porcius Caton, le rude plébéien, il n'en resta pas moins le protégé et même le favori des Scipions, qui lui donnèrent, après sa mort, une place dans leur tombeau de famille.

Il avait composé, sous le titre d'*Annales*, une vaste épopée en dix-huit livres, où il chantait en vers héroïques toute l'histoire romaine depuis les amours de Mars et de Rhéa jusqu'à son époque. C'était une chronique en vers plutôt qu'un poëme. Il en reste des fragments assez considérables qui témoignent d'une imitation souvent heureuse d'Homère. Le style est dur, mais ne manque pas d'une certaine grandeur. Les efforts du poëte pour transporter dans un dialecte encore barbare les beautés de la versification grecque l'ont fait admirer des hommes de construction qu'ont évitées avec soin les poëtes élégants du siècle d'Auguste ; mais il a souvent plus de force et d'originalité qu'eux. Ce fut lui qui introduisit dans la poésie latine les vers hexamètres. Ses *Annales* étaient tellement estimées des Romains, qu'on en faisait à de certains jours des lectures publiques, usage qui subsista jusque sous les empereurs.

Ennius avait écrit aussi des *tragédies*, imitées le plus ordinairement d'Euripide, et qui eurent un grand succès. Il n'en reste que quelques fragments ; mais on sait, entre autres particularités curieuses, qu'il les avait empreintes du scepticisme railleur qui était un des caractères de son génie. Sa pièce de *Télamon* était surtout fameuse sous ce rapport. Chose remarquable, Cicéron nous apprend que ces traits satiriques contre les augures, les prêtres, et même contre les dieux, étaient accueillis par les applaudissements enthousiastes du peuple.

Ennius avait laissé six livres de satires, genre dont il est en quelque sorte l'inventeur, une traduction du livre sceptique d'Evhémère et plusieurs autres poëmes. Il avait cultivé tous les genres de littérature, et il est, à juste titre, considéré comme l'un des pères de la poésie latine. On conjecture que ses nombreux ouvrages existaient encore au XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Il n'en reste malheureusement plus que des débris recueillis çà et là dans les anciens auteurs. C'est une perte à jamais regrettable et pour l'histoire et pour la littérature.

Cicéron avait pour son génie la plus haute estime et citait à chaque instant ses vers ; Lucrèce, Properce, Silius Italicus, Macrobe, Ovide, Quintilien, etc., lui ont prodigué les plus grands éloges ; Horace, malgré sa partialité contre les vieux poëtes latins, reconnaît les services qu'il avait rendus à la littérature ; beaucoup de poëtes, Virgile entre autres, lui ont emprunté quelques-unes de leurs inspirations. Il a même eu des admirateurs passionnés, notamment l'empereur Adrien, qui ne craignait pas de le placer au-dessus du chantre de l'*Enéide*. Mais c'est là une exagération évidente. Ennius fut un poëte remarquable pour son époque ; mais il lui manqua cette faculté créatrice et cette puissance d'originalité qui font les grands poëtes. Ses fragments ont été recueillis par Robert et Henri Estienne (1564), par Hesselius (1707), par Maittaire, dans le *Corpus poetarum*, et en partie par Egger (1843).

Ennius, qui s'appelait lui-même l'Homère des Latins, fit sa propre épitaphe, où il se décerne franchement les plus grands éloges :

*Aspicite, ô cives, senis Ennii imagini formam ;*
*Hic vestrum pinxit maxima facta patrum.*
*Nemo me lacrymis decoret, neque funera fletu*
*Faxit ; cur ? volito vivus per ora virum.*

« Regardez, ô citoyens, l'image du vieil Ennius. Il peignit les hauts faits de vos pères. Que personne ne m'honore par des pleurs, ni ne fasse ce qu'on a coutume de faire aux funérailles. Pourquoi ? je vole vivant par la bouche des hommes. »

Ennius, nous l'avons déjà dit plus haut, avait un style où se faisaient remarquer toute la rudesse et toute la sévérité de son siècle ; mais le défaut de pureté et d'élégance y était racheté par la force des expressions, et Virgile ne dédaigna pas de transporter dans son *Enéide* des vers entiers d'Ennius, ce qui a fait dire au grand poëte latin qu'il avait su tirer des perles précieuses du fumier d'Ennius : *De stercore Ennii*. Cette expression injuste de Virgile est passée dans notre langue pour faire entendre que l'on peut trouver des idées ingénieuses dans des auteurs médiocres, et surtout dans les premiers vieux auteurs. En voici quelques exemples :

« Saint-Amand est un grand poëte, d'un magnifique mauvais goût, et d'une verve chaude et luxuriante, qui cache beaucoup de *diamants dans son fumier*. »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Dans les poëtes de second ordre, vous retrouverez tout ce que les aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre : le grotesque, le fantastique, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, le proverbe populaire, enfin tout le mauvais goût avec ses bonnes fortunes, avec son clinquant, qui peut être de l'or. Ce n'est que *dans le fumier que se trouvent les perles.* »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Le père Pierre de Saint-Louis est le poëte du monde qui a eu le goût le plus monstrueusement dépravé. Mais il est très-intéressant à lire pour les artistes ; c'est une étude curieuse et qui sert à faire toucher au doigt le point d'intersection où le génie tourne à la folie. Les gens inattentifs riront aux éclats ; mais ceux que des barbarismes et des fautes de goût ne rebutent pas trouveront encore quelques *perles dans ce fumier.* »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Comme Virgile, qui tirait des *perles du fumier d'Ennius* pour les enchâsser dans l'or de son vers divin, M. Paul de Kock a tout simplement enchâssé la perle de *Sous les tilleuls* dans son roman de *Moustache*. Seulement, ici, la perle n'avait aucun besoin d'être nettoyée et polie ; elle était ronde, parfaite, du plus bel orient, délicatement montée et mise en œuvre ; elle a été tirée de son écrin pour être enfouie dans le fumier. »

THÉOPHILE GAUTIER.

« Le style de Restif de la Bretonne, chacun le connaît par l'une ou l'autre de ses œuvres, qu'on n'avoue guère avoir lues, mais où l'on a parfois jeté les yeux. Une ligne qui serait digne des classiques apparaît tout à coup au milieu du *fumier, comme les joyaux d'Ennius.* »

GÉRARD DE NERVAL.

« Pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakspeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques *perles* que j'avais trouvées dans son énorme *fumier.* »

VOLTAIRE.

« Marphurius est un de ces nombreux docteurs que vous rencontrez à chaque page du *Pantagruel*, une de ces *perles* que Molière a ramassées avec tant de bonheur et de coquetterie dans le riche *fumier* de Rabelais. »

JULES JANIN.

« La Fontaine lui-même, chez nous, tout divin qu'il est, et le premier de nos écrivains pour la connaissance de la langue, souvent ne distingue pas assez le français du gaulois. Virgile seul, plein d'archaïsmes, se pare et s'embellit des dépouilles d'Ennius, et chez lui *le vieux style a des grâces nouvelles.* »

PAUL-LOUIS COURIER.

« Voltaire disait, en parlant du plagiat que Préron lui reprochait : Il en est des livres comme du feu dans nos foyers ; on va le prendre chez le voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous. Virgile trouvait *des perles dans le fumier d'Ennius*. Gessner n'a fait qu'imiter Théocrite ; Buffon emprunta à Pline ce que ce naturaliste devait lui-même à Aristote. »

(*Galerie de littérature.*)

« La parure ajoute à la beauté : la cause des habits est gagnée. Il n'est pas donné à tout le monde de discerner tout d'abord l'âme à travers l'enveloppe du corps. Il faut être Virgile pour savoir tirer *les perles du fumier d'Ennius*. Quelque belle que soit votre âme, vous ne pouvez vous en revêtir. »

ALPHONSE KARR.

**ENNOBLI, IE** (an-no-bli) part. passé du v. Ennoblir. Rendu, devenu noble ou plus noble, plus élevé : *Cœur* ENNOBLI *par la souffrance. L'amour de la gloire n'est qu'une vanité* ENNOBLIE *par le but.* (Laténa.)

**ENNOBLIR** v. a. ou tr. (an-no-blir — du préf. *en*, et de *noble*). Donner de la dignité, de l'élévation, de la noblesse à : *La morale* ENNOBLIT *l'homme. La piété véritable élève l'esprit*, ENNOBLIT *le cœur, affermit le courage.* (Mass.) *La sagesse pallie les défauts du corps,* ENNOBLIT *l'esprit.* (Fasc.) *De toutes les passions, l'amour est celle qui* ENNOBLIT *le plus l'âme et le cœur.* (Mme de Tencin.) *L'amour prépare et* ENNOBLIT *l'union des sexes.* (Laténa.) *La douleur* ENNOBLIT *les personnes les plus vulgaires.* (Balz.)

— Absol. : *Ce qui est simplement utile n'*ENNOBLIRA *jamais.* (Renan.)

**Ennoblir** v. pr. Etre ennobli : *On s'*ENNOBLIT *en perfectionnant sa raison.* (Volt.) *Plus la pensée s'*ENNOBLIT, *plus elle est invincible-ment attirée vers les abîmes de la réflexion.* (Mme de Staël.) *La vertu qui s'*ENNOBLIT *pour le péril est la sœur aînée de la gloire.* (E. de Gir.)

— **Syn. Ennoblir, anoblir.** V. ANOBLIR.

— **Antonymes.** Dégrader, avilir.

**ENNOBLISSEMENT** s. m. (an-no-bli-seman — rad. *ennoblir*). Action d'ennoblir, de rendre digne, noble : *La persécution est un germe d'*ENNOBLISSEMENT *pour les proscrits.* (Fourier.) *Il y a un* ENNOBLISSEMENT *dû à l'amour vrai, qui peut relever une femme tombée.* (Balz.)

**ENNODIUS** (Magnus-Félix), écrivain ecclésiastique, un des Pères de l'Eglise latine, né en Gaule, peut-être à Arles, vers 473, d'une famille très-considérable, mort à Pavie en 521. L'invasion des Wisigoths le força de se réfugier à Milan, où une de ses tantes lui fit donner une excellente éducation. Après la mort de sa parente, tout jeune encore, il épousa une dame noble et riche, Mélanide, avec qui il alla habiter Pavie. Là, il connut l'évêque saint Epiphane, qui, frappé des talents du jeune homme, l'ordonna diacre contre son gré, en 494. Comme il aimait fort sa jeune femme, il continua à vivre avec elle ; mais bientôt, cédant aux instances de l'évêque, il se détermina à renoncer au monde, en même temps que Mélanide consentait à se vouer à une continence rigoureuse. En 496, il suivit comme diacre saint Epiphane à la cour du roi de Bourgogne, Gondebaud, et, après la mort de l'évêque de Pavie (499), il se rendit à Rome, où il acquit une grande réputation par son savoir et par son éloquence. Une apologie qu'il composa pour le pape Symmaque et un panégyrique de Théodoric, roi des Ostrogoths (507), le mirent surtout en évidence. Il fut appelé au siége épiscopal de Pavie vers 511, et remplit, en 515 et 517, des missions auprès de la cour de Constantinople, afin de faire cesser les dissensions des Eglises d'Orient et d'Occident. Ses écrits ont été publiés plusieurs fois, et notamment dans les *Opera varia S. S. Patrum* de Sirmond (Paris, 1612). On y remarque un *Panégyrique de Théodoric*, utile à consulter pour l'étude de l'histoire ; des *Lettres* intéressantes, au nombre de 296, et relatives aux événements qui se sont accomplis entre les années 498 et 514 ; *Adversus eos qui contra synodum scribere præsumpserunt vita viri beatissimi Epiphani*, son ouvrage le plus important et le mieux écrit, dont Arnauld d'Andilly a donné une traduction française dans ses *Vies des saints*; *Eucharisticon de vita*, relation de la vie d'Ennodius écrite par lui-même ; *Præceptum de cellulanis episcoporum*; *Orationes*, discours ou sermons au nombre de vingt-huit ; des *Poésies* latines, comprenant des hymnes, des épitaphes, des inscriptions, etc., et insérées dans le *Syllabus poetarum christianorum veterum* (Leipzig, 1686). L'Eglise honore ce saint le 17 juillet.

**ENNOÉMATIQUE** adj. (èn-no-é-ma-ti-ke — du gr. *ennoéma*, conception). Philos. Qui se forme dans l'esprit. ‖ *Définition ennoématique*, Celle qu'on donne d'une idée telle qu'on la conçoit dans l'esprit, et non telle qu'elle est donnée par l'expérience.

**ENNOÈME** s. m. (èn-no-è-me — gr. *ennoéma* ; de *en*, dans, et de *noos*, esprit). Philos. Produit de la conception.

**ENNOERGIE** s. f. (èn-no-èr-jî — du gr. *en*,